

Culture



Traverser et patrouiller: réflexions sur l'anthropologie et les frontières

Johannes Fabian

Volume 13, Number 1, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081387ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081387ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Fabian, J. (1993). Traverser et patrouiller: réflexions sur l'anthropologie et les frontières. *Culture*, 13(1), 43–48. <https://doi.org/10.7202/1081387ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Traverser et patrouiller: réflexions sur l'anthropologie et les frontières ¹

Johannes Fabian

Université d'Amsterdam

Lorsque je fus invité à prononcer cette allocution sur le thème choisi par le Congrès, ma première réaction en fut une de surprise: pourquoi m'avait-on approché moi? La seconde en fut une de désarroi. Avec un sujet aussi vaste et aussi vague que celui-ci, que pouvais-je apporter de bien spécial? Ken Little m'a alors assuré qu'ayant, dans le cadre de mon travail, traversé autant de frontières que je l'ai fait, je pouvais en quelque sorte me considérer comme un professionnel du genre, et devais me sentir libre d'aborder le sujet à mon gré.

Je me suis donc laissé aller à un plus grand vagabondage intellectuel que je ne me le permets généralement. Vous allez devoir décider par vous-mêmes si le jeu en valait la chandelle. Vous ne devriez donc pas vous attendre ici à une revue historique ou systématique des études anthropologiques sur le sujet des passages de frontières. Qui oserait d'ailleurs essayer de couvrir en si peu d'espace un domaine aussi vaste qui va de la diffusion à la transgression, en passant par les voyages shamanistes et les subtilités de la liminalité? Je ne tenterai pas non plus de faire ici une sorte d'analyse 'instantanée' des raisons ou des motifs qui se cachent derrière le choix du thème du 'passage de frontières' par les organisateurs de cette

conférence (et par ceux de quelques autres par ailleurs²) cette année. De toute évidence, le passage de frontière est dans l'air ambiant.

Pour ma part, je ne puis penser ou parler que depuis le terrain sur lequel j'évolue. Ce que j'ai à offrir sont les réflexions d'une personne qui a traversé les frontières linguistiques avant même d'aller à l'école, qui s'est depuis promenée d'une langue, d'un emploi et d'un pays à l'autre, et qui a 'joué' dans quelques disciplines, cherchant en cela l'exaltation qui accompagne souvent les transgressions de disciplines. A la fin de cet exposé, j'avancerai quelques propositions générales sur l'anthropologie et les frontières, mais auparavant, je voudrais vous offrir quelques éléments de réflexion plus ou moins reliés à la démarche qui m'a amené ici.

Passer les frontières: quelques souvenirs personnels

Ce qui rend le thème du passage de frontières si attrayant, c'est que ces termes sont riches et évocateurs, individuellement et en association. Mais quel thème difficile à cerner du moment où ces évocations et ces connotations doivent être exprimées! Les dic-

tionnaires et les définitions ne sont d'aucune aide à ce niveau-là. Ils nous disent seulement ce que nous savons déjà ou ce que nous devrions déjà savoir. Je pense que si on m'a invité ici, c'est justement pour montrer où peut mener un processus de réflexion à partir du thème, ou en termes du passage de frontières, plutôt que de tenter de le définir.

Ce qui me vient à l'esprit quand je pense au passage de frontières, ce sont, tout d'abord, mes souvenirs d'enfance. De nos jours, les anthropologues n'ont plus à s'excuser quand ils versent dans l'autobiographie. Mais à tout hasard, laissez-moi vous assurer que ces quelques souvenirs personnels vous aideront à mieux saisir mon point de départ dans ces réflexions. Ils devraient pouvoir expliquer pourquoi, pour moi, la notion de frontière n'évoque pas vraiment des limites abstraites, ou des confins contraignants, ou encore des restrictions autoritaires, mais plutôt des frontières (dans le sens de *grenzen* dans ma langue natale).

Mes parents étaient originaires d'une région d'Allemagne de l'Est (maintenant polonaise) où trois pays se touchaient; ils étaient nés dans un village qui, linguistiquement et culturellement, appartenait à l'autre côté d'une des deux frontières politiques avoisinantes. Enfant, je les écoutais avec d'autres membres de la famille, parler de passages de frontières: de leurs propres visites à des membres de la famille (mon grand-père paternel avait de la famille en Moravie), d'excursions excitantes à Prague, de criminels du village échappant à la police prussienne, ou de soldats qui désertaient. Mon arrière grand-père maternel avait fui le service militaire autrichien et s'était établi comme squatter de l'autre côté de la frontière en Silésie prussienne.

Ces histoires, du moins de la façon dont se sont déposées dans ma mémoire, célébraient les frontières parce que leur passage contenait en puissance l'ivresse liée à la découverte d'un univers différent ou à la fuite des autorités politiques ou légales. Et quand ces mêmes frontières furent l'objet d'un référendum populaire par la Ligue des Nations, l'événement semble avoir été cause de célébration — des milliers de personnes ayant émigré vers d'autres pays furent ramenées pour le vote — après quoi les frontières furent promptement confirmées (avec quelques changements sans importance).

Adolescent, je me trouvais encore au 'coin de trois pays', cette fois sur la frontière occidentale de l'Allemagne de l'Ouest. Là, dans les années de l'après-guerre, des villages entiers vivaient de la contre-

bande. Des groupes de quelques centaines d'enfants traversaient la 'frontière verte' pour la Belgique (une frontière internationale non-marquée qui s'étendait à travers des collines et des forêts), chacun revenant avec un sac à dos rempli de grains de café. Des douaniers armés observaient impuissants. De toute façon, ils étaient le plus souvent occupés à chasser les véhicules blindés utilisés par les professionnels. Pourtant, même si ces frontières étaient proches (seulement quinze à vingt milles de l'endroit où nous vivions), elles étaient différentes de celles que mes parents avaient connues. Elles n'invitaient pas au passage et conséquemment nous contenaient, même si cela ne nous occasionnait pas beaucoup de soucis. Nous habitions dans le monde clos d'un petit village, c'était avant l'époque de prospérité d'après-guerre qui fit de tout le monde un touriste. En dix ans, je traversai les frontières de la Belgique ou de la Hollande seulement deux ou trois fois, toujours pour revenir le jour même.

Je connus donc les frontières et les passages dès ma plus tendre enfance. Mais quand je fouille ma mémoire pour trouver les expériences qui laissèrent une plus grande empreinte dans mon esprit, je reviens toujours au passage des frontières qui séparaient l'Est et l'Ouest pendant la guerre froide. Ces expériences en tant que réfugié de guerre furent si fortes qu'elles déterminèrent en quelque sorte mes humeurs et mes attitudes à chaque fois que j'eus à passer des douanes subséquemment; et elles furent renforcées par toutes les tracasseries que j'ai rencontrées dans mes allées et venues au Zaïre, pays où je fis de la recherche pendant vingt ans; des expériences que, j'en suis sûr, vous avez partagées. Quand je me les remémore aujourd'hui, je me rends compte qu'elles avaient une structure typique:

PASSAGE D'UNE FRONTIÈRE

AVANT:

Il y a l'attente en ligne; les gens parlent à voix basse ou se taisent; on se meut lentement, suivant le flot de la foule; et par-dessus tout, on évite de se faire remarquer.

PENDANT:

Quand on fait face aux douaniers, une sorte de torpeur nous envahit, ou alors on fait preuve d'une fausse jovialité et bientôt on se sent humilié lorsqu'on rencontre enfin le regard de la bureaucratie officielle; on est alors pris d'une peur abstraite, par des anxiétés à propos de nos documents et de nos posses-

sions. On se sent paralysé ou, pire encore, on est forcé d'entrer dans un jeu complexe, voire dangereux, de ruse et de corruption.

APRÈS:

Aussitôt que cela est possible, on s'éloigne rapidement de la scène. On prend une grande respiration et on éprouve un soulagement. Comme les autres, on commence à parler de nouveau, souvent de l'événement qui devient instantanément une histoire; on sait dès lors que l'on aura une autre anecdote de passage de frontières à raconter.

Notez que cet aperçu, bien qu'il décrive un passage et puisse être soumis à une analyse anthropologique suivant les schémas des *rites de passage* de van Gennep ou de la liminalité de Turner, n'a rien d'un rite de naissance ou d'un palpitant drame de mort et de renaissance. S'il constitue un rite, il en est un consistant en des actes obsessifs d'oppression et d'humiliation, une occasion où le pouvoir politique abstrait et le pouvoir personnel concret (ainsi que l'avarice) sont de connivence pour créer de la gêne, de l'anxiété et parfois infliger de la douleur physique. C'est la banalité, et non le drame, qui constitue l'arrière-plan de telles expériences 'liminales'.

Qu'y a-t-il donc dans le 'passage de frontières' qui en fasse un thème si intrigant et intéressant?

Le passage de frontière: une figure de pensée

Je vous ai dit que j'avais une excuse pour vous mener de la sorte à travers mes souvenirs personnels. La voici: j'ai réussi à vous présenter trois façons différentes par lesquelles des expériences de passage de frontières peuvent être condensées en figures de pensée.

1. la frontière vécue comme source d'excitation et, incidemment, comme génératrice d'histoires et d'Histoire;
2. la frontière vécue comme essentiellement limitante et contraignante, et donc comme invitant occasionnellement la transgression;
3. la frontière comme une place et un temps de domination et de soumission.

Ayant exploré ce que le passage de frontière signifie pour moi, je vais faire ici le pas suivant qui est de demander ce qu'il veut dire pour l'anthropologie dans son état actuel. Est-ce que le 'passage de fron-

tière' est en voie de devenir une devise conceptuelle avec laquelle on pourrait négocier toutes sortes de dynamiques et de mouvements culturels? Appartient-il alors à la lignée des concepts comme ceux de diffusion ou d'évolution, d'acculturation ou d'enculturation, de déviance ou de changement social? Signale-t'il que nous sommes finalement prêts à abandonner — rappelez-vous ici de Talcott Parsons sur qui j'en aurai plus à dire un peu plus loin — la croyance dans le 'maintien des frontières' comme une propriété essentielle de tout système social en bon état d'ordre? Ceux d'entre nous qui ont mis beaucoup d'efforts critiques à dépasser le paradigme sociologique dominant des années cinquante et soixante vont sans doute applaudir un tel développement. Mais si, ainsi que le laissent supposer des réunions comme celle-ci, le concept de passage de frontières est en voie de devenir une métaphore de base pour une société en mouvement, alors nous devrions nous rappeler les leçons apprises lors de l'utilisation de concepts qui l'ont précédé, lesquels ont produit non seulement une illumination scientifique, mais ont servi de fumisterie idéologique: le génocide pouvait passer pour de la colonisation, le viol économique devenait une simple conséquence du 'système mondial' et d'échafaudages théoriques spécieux sur le 'centre et la périphérie', le régime d'apartheid sud-africain pouvait de façon très sérieuse se voir proclamer société pluraliste.

Rappelez-vous que les théories de diffusion et d'évolution ont elles aussi servi de soutien à l'impérialisme et qu'elles nous ont rendus aveugles à des histoires de résistance et de survie face à l'impérialisme; que les études d'acculturation et l'enculturation ne furent souvent rien de plus que des enquêtes sur les effets des régimes d'éducation imposés avec pour objectif de transformer des chasseurs et des paysans en salariés; et ne peut-on pas dire que le changement social a servi d'écran à toutes sortes d'adaptations forcées? Quand je commence à ausculter le 'passage de frontières' pour lui trouver des fonctions similaires, je soupçonne immédiatement qu'il doit au moins une partie de son actuelle popularité à ce qu'il sert d'euphémisme pour le déplacement brutal de réfugiés économiques et politiques; et je vois alors apparaître devant moi les panneaux de signalisation routière que des Californiens astucieux ont conçus et qui sont affichés entre San Diego et Los Angeles: '*Caution! Wetbacks Crossing*', message symbolisé par une famille d'ouvriers agricoles illégaux en fuite.

Je ne suggère pas que ces soupçons soient suffisants pour dénoncer le 'passage de frontières' comme un simple écran de fumée idéologique. Mais si nous voulons continuer d'utiliser cette figure de pensée si riche en potentiel, nous devons nous demander où elle nous amène. La question devient donc: Que pensons-nous pouvoir gagner en faisant du 'passage de frontière' une notion théorique dans notre recherche de compréhension anthropologique?

Est-ce que passer une frontière constitue un événement extraordinaire, quelque chose qui s'apparente à une sortie militaire, à un raid frontalier et un retour au foyer plus riche qu'auparavant?

Est-ce que passer une frontière est une preuve que les frontières peuvent être surpassées ou même abolies?

Sommes-nous condamnés à passer les frontières? Est-ce un aspect inéluctable de la condition humaine — à la Durkheim: ce qui importe n'étant pas où vous vous rendiez, mais que vous passiez et repassiez et dès lors affirmiez les frontières?

Ou inversement, est-ce que le passage de frontières constitue, en quelque sorte, une façon de vivre produisant un multi-culturalisme désirable ou, pour invoquer un terme plus à la mode, une créolisation?

Je vais arrêter ici ma liste de questions; plusieurs autres pourraient être posées, et qui vous sont peut-être déjà venues à l'esprit. J'espère avoir réussi à vous convaincre d'un point: comme toute autre métaphore qui frappe l'imagination, le passage de frontière doit être examiné de façon critique, ce qui veut dire (littéralement, de par la signification de *krisis*, séparation/distinction) qu'on doit le démanteler. On court toujours le risque qu'une telle opération nous mène à la déconcertante conclusion qu'une idée, si attrayante qu'elle puisse être en apparence, doive être rejetée parce qu'elle crée plus de confusion qu'elle ne clarifie la pensée.

Mais comme vous le devinez sans doute — pour quelle autre raison vous aurais-je amenés jusqu'ici? — ce n'est pas là la conclusion à laquelle j'en suis venu moi-même. Je crois que nous avons ici une idée très fertile et je vais utiliser le reste de cet exposé pour essayer d'appliquer la figure du passage de frontières à des changements, ou peut-être des modes, au sein de notre propre discipline.

Le passage de frontières et la discipline académique

Quand nous essayons de penser simultanément les idées de discipline académique et de frontières, la première association qui apparaît est probablement celle de frontière comme limite qui retient ou contient (*containment*); une frontière qui délimite la légitimité et l'identité professionnelles en les confinant à un groupe de praticiens légitimes. Bien que cela implique, logiquement, que de joindre une discipline requiert un passage de frontière de l'extérieur vers l'intérieur, doit-on en déduire que l'anthropologie, ou les anthropologues, perdent nécessairement leur identité lorsqu'ils passent les frontières dans l'autre direction? Quand ils deviennent historiens, philosophes, critiques littéraires ou poètes et écrivains? La réponse à cette question ne peut pas être simplement ce que la logique dicterait: oui, les anthropologues perdent leur identité; après tout, la prétention de l'anthropologie au titre de discipline est basée sur les théories, les méthodes et les habitudes pratiques qu'elle a développées pour le passage de frontières.

Mais les choses ne sont pas aussi simples que cela. Une évaluation critique du discours anthropologique tel qu'il s'est formé pendant le siècle des Lumières et s'est perfectionné depuis lors, peut nous faire réaliser que l'action des anthropologues n'a pas été tellement de passer, mais plutôt de patrouiller et de maintenir les frontières. Il n'y a aucun doute qu'une des bases fondamentales de l'exercice théorique anthropologique fut de séparer Culture et Nature, Culture et Société, Culture et l'Individu, et, en fait, Culture et Culture (comme dans primitif vs. civilisé, traditionnel vs. moderne). Même si cela a pu apparaître comme une préoccupation pour le passage de frontières, le résultat a été une réduction de la culture à la nature, à la société, au psyché, ou encore une fois, à la culture. Ce qui semble avoir primé dans notre histoire, ce n'est pas tellement de passer des frontières que de les redessiner différemment pour qu'elle sépare le typique de l'unique, ce qui tient des lois de ce qui est accidentel, la règle de la déviance. Cette tendance a connu son apogée dans la version la plus sophistiquée et ambitieuse de la théorie moderne de la société, celle de Talcott Parsons (et d'Edward Shils), dans laquelle l'idée même de société comme système de 'maintien de frontière' était centrale.

Les anthropologues de ma génération se rappelleront les débats qui, dans les années soixante et soixante-dix, étaient critiques de ce paradigme

dominant; débats qui prirent une nouvelle ferveur avec la montée de la pensée féministe jusqu'à ce qu'ils menacent de faire exploser notre discipline. Alors quelque chose s'est produit qui ne résolut pas vraiment la confrontation entre positivistes et marxistes, scientistes et humanistes, analystes et herméneutistes, mais qui certainement permit de désamorcer la menace qui planait sur la discipline. Ce fut l'arrivée de ce qui allait être subséquemment appelé, mais à peine compris, la condition post-moderne. Elle descendit sur une discipline qui s'était déjà assouplie, résultat d'une pratique interdisciplinaire sur ses frontières communes avec les humanités et les autres sciences sociales. Quoiqu'il en soit, le maintien des frontières n'était plus à l'ordre du jour; aventureux, voire, nécessaires, les passages de frontières étaient encouragés entre la science et la littérature, entre l'ethnographie et la biographie, entre l'interprétation et l'imagination. Le plus grand défi devint de comprendre, et de cette façon de dépasser, la frontière qui avait constitué historiquement notre discipline — celle qui existait entre Nous et l'Autre, entre l'Ouest et le Reste.

Qu'y a-t'il de valable dans ce mouvement, dans cette vogue? Voici la direction dans laquelle j'ai cherché une réponse: le point de départ d'une compréhension critique de notre discipline doit passer par la compréhension d'une contradiction profonde dans la pratique de notre discipline. C'est là une thèse que j'ai défendue il y a quelque temps déjà. Reformulée dans une figure de pensée qui retient notre attention aujourd'hui, elle peut être affirmée comme suit: lorsque nous faisons de la recherche empirique, nous devons passer des frontières — avec nos corps, avec nos façons de parler, avec nos façons de penser. Nous devons nous soumettre au déplacement si nous voulons remplir une des conditions qui rendent la production des connaissances ethnographiques possible: passer du temps avec ceux que nous voulons étudier. Mais du moment où nous revenons, de façon littérale ou figurée, et que nous commençons à formuler nos connaissances par écrit, nous passons du passage de frontières à leur contrôle, en nous assurant que nos discours restent légitimes scientifiquement dans la forme et le contenu. Je n'essaierai pas ici de montrer encore une fois comment cela se fait, quels artifices sont utilisés pour garder ceux sur lesquels nous prononçons notre savoir anthropologique de l'autre côté des frontières mêmes que nous avions franchies pour les étudier. Il suffit seulement de dire que nous en sommes venus à une sorte de prise de conscience collective de la

contradiction qui est au centre de nos pratiques courantes, et que nos réponses devront être telles qu'elles amèneront la disparition des régimes de maintien de frontières qui ont été à la base de notre discipline.

Bien entendu, nous commençons également à réaliser que ce qui se passe dans notre discipline, est en train de se produire dans le reste du monde, ou du moins dans le reste du monde académique. Et ce que nous voyons là-bas n'encourage guère à l'optimisme. Bien sûr de puissants assauts ont été menés contre les régimes d'éducation occidentaux, mais ils se sont embourbés dans des actes à caractère symbolique et dans la rectitude politique. En anthropologie même, nous voyons comment la perte d'attachement à une discipline a mené à une prolifération de sous-disciplines et d'organisations sous-disciplinaires. Aux États-Unis, la réponse à ce phénomène semble être un appel au maintien ou à un retour à la conception décidément moderniste de 'l'approche des quatre domaines'. Cet effort est louable, mais ne constitue-t-il rien de moins qu'un recours au statu quo, en faisant abstraction du fait que ce même statu quo fut établi sous des conditions coloniales; et en oubliant également que chacun des quatre domaines n'est plus ce qu'il a déjà été — avec l'archéologie qui est devenue plus introspective; avec les biologistes évolutionnaires qui luttent pour rester au fait des changements en paléontologie et des avances en génétique; avec les notions comme la grammaire, voire même celle de la langue, qui se désintègrent entre les mains des linguistes, maintenant fascinés par la variabilité et par des phénomènes qui étaient jadis considérés comme marginaux comme le pidgin et le créole. Mais assez a été dit sur les bouleversements en anthropologie sociale et culturelle.

Conclusion et perspective(s)

S'il est peu probable que les frontières autour de notre discipline ne puissent être maintenues par l'organisation et l'institutionnalisation, peut-être son identité peut quand même être préservée comme celle d'un mouvement. Après tout, pour revenir à notre thème commun, 'le passage de frontières' sous-entend mouvement et nous sommes en droit de nous poser les questions suivantes:

- Est-ce que le mouvement qui consiste ou résulte en un passage collectif de frontières et qui semble en voie de devenir une constante (*rule*) constitue un 'mouvement' (au sens de mouvement

religieux, social ou politique) de la sorte que nous l'étudions comme une exception à une époque où les frontières autour de notre discipline étaient — ou tout au moins semblaient — encore bien en place? Comment pourrait-il dans ce cas, s'apparenter à une perspective critique 'anti-establishment' en sciences sociales?

- Comment l'image du passage de frontière s'apparente-elle à celle du 'franchissement d'étapes'? En d'autres mots, sommes-nous témoins du déplacement d'une métaphore à racine temporelle du développement socio-culturel (à travers les étapes d'évolution) à une image spatiale de migration et de circulation? C'est là une idée tentante qui mérite d'être explorée plus en détails, en gardant cependant à l'esprit les objectifs théoriques pour lesquels les concepts de distribution dans l'espace et de migration furent déployés par les évolutionnistes et les diffusionnistes, ainsi que les buts pratiques de la dislocation et de la soi-disant migration sous les régimes coloniaux.

En définitive, les appels en faveur du passage de frontières sont-ils les cris de ralliement d'un mouvement anti-establishment; ou constituent-ils les réflexes idéologiques d'establishments encore plus larges, et peut-être plus globaux, qui s'organisent avec leurs institutions et professions de production de connaissances?

Aussi longtemps que nous n'avons pas de réponses claires à ces questions, nous devons tout de même tirer un certain optimisme de notre capacité de pouvoir les poser. Aussi diffus et confus qu'il puisse être en ce moment, notre intérêt pour le passage de frontières peut, je le crois, se traduire par une pensée 'disciplinée'. Mais ceci ne pourra seulement se produire que si l'idée est prise comme un défi pour reformuler ce qu'est l'anthropologie dans de nouvelles conditions globales, conditions qui sont très différentes de celles qui ont vu l'émergence de notre domaine d'études comme discipline académique.

Sur le plan théorique, des efforts critiques sont d'autant plus nécessaires en ce moment que les institutions académiques cherchent à nous domestiquer et que de nouveaux clients commencent à nous mettre des subsides de recherche sous le nez. Aux Etats-Unis, des études inter- et multi-culturelles sont commissionnées dans l'optique de sauver la nation de guerres de race et de classe. Avec une rapidité déconcertante, une nouvelle industrie de

recherche a vu le jour autour du démantèlement du bloc de l'Est et des problèmes d'unification politique de l'Europe de l'Ouest. Il reste à savoir comment l'anthropologie va répondre à ces changements. Vaut-elle se faire la complice des nouveaux régimes qui tentent de dessiner de nouvelles frontières? Les anthropologues vont-ils encore jouer les gardes-frontières dans ce nouveau monde où la race humaine commence à se percevoir comme une, non seulement de façon théorique — cela s'est fait depuis des siècles — mais sur le plan pratique? Je termine ici et vous laisse méditer sur cette question.

NOTES

1. Cet article est le compte-rendu d'une allocation faite lors de la 20e conférence annuelle de la Société canadienne d'anthropologie, à l'Université York, à Toronto, au mois de mai 1993.
2. Je fais référence ici aux divers ateliers présidentiels des réunions de l'American Anthropology Association l'an dernier, et au thème des 'Frontières Culturelles' aux réunions de la Société d'Anthropologie Culturelle.